

DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.
Un An, 3 Mois, 1 Mois
POUR LE PAYSAN... \$1.00 \$0.50 \$0.25
POUR L'ÉTRANGER... \$1.50 \$0.75 \$0.40

Le Numéro Cinq Sous



PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.
POUR LE PAYSAN... \$1.00 \$0.50 \$0.25
POUR L'ÉTRANGER... \$1.50 \$0.75 \$0.40

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI, 25 SEPTEMBRE 1907

81ème Année

LE COSTUME DE L'ECRIVAIN.

Buffon, dont on commémore le centenaire, offre cette particularité d'appartenir autant à l'histoire de la science française qu'à la légende. Vous n'avez qu'à parler du savant au premier venu pour être aussitôt interrompu par un sourire.

— Ah oui, Buffon... "Le style c'est l'homme!" on connaît ses auteurs.

Et voilà évoqué par une phrase, qui n'a, au reste, rien de commun avec la science, le plus illustre naturaliste de son temps. L'homme de lettres l'a emporté au-dessus de la foule sur le savant. Le piquant, c'est que la phrase célèbre a été modifiée. Buffon avait dit dans son discours de réception à l'Académie française: "Le style est l'homme même." L'idée étant des plus justes, la formule s'est simplifiée.

Mais au moins la phrase a-t-elle été prononcée. Elle est vraie. Il n'est pas de même des fameuses manchettes.

— Buffon? vous dira aussi celui qui connaît ses auteurs, ah! oui, Buffon, l'homme qui ne pouvait pas écrire sans avoir mis ses manchettes!

Et la légende précise des manchettes de dentelles. Eh bien, il faut en rabattre. Qu'il soit arrivé fort souvent à Buffon d'écrire avec ses manchettes, rien de plus vraisemblable. L'homme était fort élégant, aimait fort s'habiller, estimant, comme on l'a dit, que la correction des vêtements faisait partie des devoirs envers soi-même. Mais l'anecdote n'est pas moins de pure invention: Buffon, travailleur infatigable, écrivant le plus souvent chez lui, faisait usage comme la plupart de ses contemporains de la prosaïque robe de chambre.

La robe de chambre? Humble, modeste, à peine considérée au début, elle allait être célèbre bientôt et presque gommée avec les encyclopédies. La robe de chambre de Voltaire! Celle-ci, la plus célèbre de toutes. On la montre, je crois bien à Ferney, renouvelée de son temps pour les besoins de la cause. Quelle est que la canne de Voltaire auprès de sa robe de chambre, vêtement devenu légendaire et dont la coupe et la draperie ont été rendues par le maître de Houllon?

Mais la légende sera toujours plus forte et plus durable que l'histoire. Et je serais bien étonné si dans la statue de Buffon, que l'on se propose d'inaugurer, l'habit au Musée d'histoire naturelle, les manchettes avaient été oubliées.

On dit que, tels les peintres, certains écrivains ne pouvaient travailler que revêtus d'un costume spécial. Pour les peintres le vêtement adopté est à peu près toujours le même: veston de velours ou de serge, pantalon bouffant. Certains hommes de lettres ont suivi l'exemple, le costume étant, au reste, assez commode. Mais, il y a les fantaisistes, et ceux-ci sont assez nombreux.

Balzac, lui, avait adopté une robe de moine d'une coupe particulière, simple et largement découverte au col. Évidemment l'admirablement reproduite dans le beau monument élevé à la mémoire du romancier au carrefour Fredland, Victor Hugo n'avait pas de costume particulier. Mais il n'en adopta pas moins, à certaines occasions, pressé par les circonstances, et se mettant ainsi volontairement dans l'impossibilité de sortir pour ne pas interrompre l'œuvre commencée et promise.

La femme du poète a raconté l'anecdote suivante à propos de "Notre Dame de Paris." Talonné par l'éditeur Gosselin pour la livraison du roman, qui était très en retard, Victor Hugo s'acheta une bouteille d'encre et un gros tricet de laine grise qui l'entourait du cou à l'orteil, et ayant mis ses habits bas pour ne pas avoir la tentation de sortir, il entra dans son roman comme il était entré dans son tricet. Dès lors, a raconté sa femme, il ne quitta plus sa table que pour manger et dormir, sa seule distraction étant une

heure de causerie après dîner avec quelques amis qui venaient le voir et auxquels il lisait parfois ses pages de la journée. Entraîné par son sujet il ne sentait ni la fatigue ni le froid qui était venu, travaillant en plein mois de décembre les fenêtres ouvertes. Il ne quitta sa peau d'ours qu'une seule fois, le prince de Craon étant venu lui offrir de le conduire à un procès retentissant. Un mois après, le livre était terminé. La bouteille d'encre aussi, ce qui donna un moment à Victor Hugo l'idée d'intituler son roman: "Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre."

Lamartine écrivait avec son chien favori à ses pieds, un grand levrier à la tête intelligente et fine, qui adorait son maître. Comme le levrier avait des compagnons tout aussi dévoués au maître, ceux-ci se gisaient souvent sous la table du poète. Il arriva même à un ami de Lamartine de surprendre celui-ci travaillant à son "Histoire des Girondins" au lit, entouré de ses chiens comme d'autant d'amis.

— Il faudra après cela écrire l'histoire de vos bêtes!" lui dit le visiteur touché du spectacle.

Lamartine passa doucement la main sur la tête du levrier, qui était le plus proche de lui, et se couvrit la tête avec un sourire.

— Il ne faut pas faire parler les bêtes après La Fontaine!" dit-il.

Les deux Dumas, à l'exemple de Balzac, adoptèrent, sur un costume spécial, sorte de pantalon-bouffant fait tout d'une pièce et qui tenait en même temps du vêtement d'intérieur et de la robe de chambre. Ce fut du fils de l'écuyer de celui du père en cela qu'il était un peu plus ample. Gustave Doré a reproduit le vêtement de travail de l'auteur des "Trois Mousquetaires" dans le monument élevé place Ma et herbes, comme l'a fait au reste M. de Saint-Marcoux dans celui du fils, élevé l'année dernière sur la même place. Le vêtement était tantôt gris, tantôt bleu foncé.

— Il suffit de se singulariser par la coupe, disait Dumas en riant, puisque cette coupe est commode. Mais gardons-nous d'être monotone par la couleur!

— Eh bien, moi, je le suis éperdument, riposta Arène Houssaye. Le rouge me ravit. Je m'y tiens.

Arène Houssaye se revêtait, en effet, d'une robe de chambre écarlate, offrant ainsi, avec sa barbe et ses beaux cheveux de neige, la vision de quelques cardinal descendu de son ordre.

— Brega, dans la "Juive" lui disait-on parfois pour exciter sa verve romantique.

Et il rappelait lui-même en riant ce mot de Théophile Gautier, qui, le voyant un jour traverser au loin sa galerie de tableaux aux ailes vêtues, s'écria: "Voilà l'homme-rouge qui passe!" parodiant la fameuse apostrophe de Marion de Lorme au dénouement du drame de Victor Hugo.

Alphonse Daudet était revêtu le plus souvent d'un veston de velours. C'est aussi l'habit de M. François Coppée. M. Sardou ne pourrait pas travailler, dit-on, s'il n'était coiffé du légendaire béret qui le fait ressembler à Louis XI. Pendant fort longtemps M. Jean Richepin n'a écrit qu'habillé en toréador: souliers à boucle d'argent, bas de soie, culotte et veste brodées, le tout dans le plus pur goût espagnol. Imagination de romantique enroulé de pittoresque. Qui sait? Nous devons peut-être à cette coutume particulière et quelques-unes des improvisations les plus colorées du poète?

Une œuvre, pour être colorée et vivante, n'a pas besoin de mise en scène, dirait-on. Evidemment. Mais si l'auteur s'y plaît? Question de fantaisie et d'habitude, et l'une et l'autre jouent un grand rôle dans la mystérieuse conception d'une œuvre.

— Qu'importe que je m'habille en homme, si cela m'est plus facile pour peindre? disait Rosa Bonheur.

La voilà, la réponse!

Autour du poète.

Autour du cercueil du doux poète et du grand penseur qui vient de mourir, les fleurs s'accourent, apportant l'hommage de l'admiration et de l'estime universelles, car nul ne fut plus aimé, ni plus estimé que Sully Prudhomme parmi les poètes qui ne sont plus.



SULLY PRUDHOMME.

Nous aussi, nous cueillerons pour lui les fleurs du souvenir, les fleurs éparées du chemin, qui modestement viendront se joindre à la gerbe précieuse et superbe que notre cher maître M. François Coppée a eu l'heureuse idée de consacrer à son cœur de poète et d'ami, et qu'il a apportée, le premier, à son confrère de l'Académie française.

Sully Prudhomme! Ce nom n'a pas retenti dans le monde entier comme celui d'un vainqueur. Le prix Nobel n'a fait que consacrer une gloire ancienne. Son nom a pénétré partout, mais pas à pas et sans bruit, sans réclame, par le sourire ému de ceux et de celles qui lisent ses vers, et qui trouvaient en ces strophes délicates l'éclosion d'une pensée tendre ou généreuse que l'on croyait volontiers de son domaine.

— Il l'a mieux dit, mais je l'ai toujours pensé.

Combien de fois n'avons-nous pas entendu répéter cette phrase naïve: "Et c'est peut-être là le vrai talent du poète de pénétrer si avant dans l'intimité de notre âme, qu'il en fait voir tous les ressorts et nous fait croire que nous pensions, avant qu'il ne l'eût dit, tout ce qu'il nous fait penser."

Il est de mode de parler du subconscient: le voilà bien nous jouant de ses tours et amenant chez nous l'auto-suggestion d'une vanité, quand il n'y a que la suggestion magique du poète.

Les Latins disaient que l'indignation fait le poète: cela n'a guère été vrai que pour Victor Hugo parfois et aussi pour Barbier dans ses "lambes." L'indignation fait plus souvent l'orateur. Ce qui fait le poète, c'est la douleur. Pour s'en convaincre, il suffit de lire Lamartine, Musset et Sully Prudhomme. On trouve en eux cette grande et subtile émotion de la souffrance, et le poète chante plaintivement, comme la mère pour bercer son enfant.

Créature d'un jour qui t'agites une heure, De quel viens-tu te plaindre et qui te fait gémir?

Je ne sais rien de plus beau que cette fin de la lettre de Musset à Lamartine, rien qui dise mieux la désespérance de l'incalculable idéal, et l'espoir suprême de l'au-delà.

Comme Lamartine et comme Musset, M. Sully Prudhomme a



FEMMES FATIGUÉES PAR LE TRAVAIL

ECRIVEZ-NOUS LIBREMENT

et franchement, avec la plus grande confiance, nous faisant part de tous vos maux, et donnant votre âge. Nous vous enverrons un **AVIS GRATUIT**, dans une enveloppe ordinaire cachetée, et un précieux Livre de 64 pages sur le "Traitement à Domicile des Femmes".

Adresse: Ladies Advisory Dept., The Chattanooga Medicine Co., Chattanooga, Tenn.

LES FEMMES

et les jeunes filles qui sont épuisées par le travail de chaque jour, trouvent dans le Vin de Cardui un remède qui apaisera leurs douleurs, raffermira leurs nerfs, leur rendra l'appétit et fortifiera leurs corps fatigués. Il n'est pas de femmes qui souffrent autant des maladies propres à leur sexe, que celles dont le système est affaibli par un excès de fatigue, soit au bureau, au magasin ou à la maison.

Pour les femmes ainsi surmenées le

VIN DE CARDUI

Secours des Femmes

est un bienfait et une bénédiction, ainsi que le prouve son merveilleux succès, des 50 dernières années, dans le traitement des maladies de femmes. "Je ne puis pas trop hautement recommander le Cardui," écrit Mme Nellie French, de Batavia, O. "J'avais des douleurs au dos qui me causaient de l'ennui et je me mourais du mal de tête tous les mois. Je pris 3 bouteilles de Cardui qui calma toutes mes douleurs. J'ai recommandé Cardui à nombre de mes amis. Il est sûr, non-évanescant et absolument digne de confiance. Bon pour jeunes et vieilles. Essayez-le."

A toutes les Pharmacies en Bouteilles de \$1.00

beaucoup souffert et il était croyant.

Il a connu dans sa jeunesse non la misère du mous la gêne. Travaillant la nuit avec acharnement dans sa chambre de la rue d'Hauteville, il s'y terrait comme en un asile inviolable et n'avait qu'un canapé pour lit. Un amour malheureux acheva la "légère meurtrière" qu'avait faite l'incertitude de la vie. C'est peut-être là le coup d'épée du "Vase brisé." Il était presque fasciné: un caprice le rejeta en arrière. Ces vers nous disent son secret:

Paris, un vers, complice intime
vient rouvrir
Une plaie où le feu d'âme qu'on
Parfois un mot, le nom de ce qui
Tombe comme une arme à la
Où le cœur méconnu l'attendait
pour guérir.

Il était beau cependant, avec une expression de force et de douceur tout à la fois; il avait tout pour séduire, si ce n'est la fortune, et le coup fat d'autant plus dur. Mais ce qui, chez les âmes basses, n'amène que l'amertume, le mépris de l'humanité et la haine, éleva la sienne au-dessus des petites gens de la foule, et son idéal atteignit les hautes cimes.

Comme un autre poète, Armand Silvestre, qui fut délicieux dans ses vers et qui forma l'idéal dans la prose, Sully Prudhomme avait aussi débuté par l'École polytechnique; sa myopie lui lui perdait toute carrière d'ingénieur, et il passa alors par le notariat.

Singulière débata pour la poésie... Et pourtant il devait lui en rester quelque chose: l'esprit de précision et de méthode, l'air de précision à la recherche de la vérité. Nul ne fut plus philosophe dans ses vers.

Son maître fut Leconte de Lisle, et pourtant il n'en eut ni la rudesse, ni les mots frappés, ni les coups de boutoir. L'admirait, mais les âmes étaient trop dissemblables pour pouvoir se modeler l'une sur l'autre. Tout est tendre rêve ou pensée serene chez Sully Prudhomme.

Il n'est pas de marraine, comme Musset, ni d'Évire, comme Lamartine, et l'on sait peu de chose de sa vie intime. Une simple amitié littéraire avec une femme plus âgée que lui le fit paraître aux soirées de celle qui s'appela "la comtesse Diane" et dont les "Pensées" ont été publiées il y a vingt-cinq ans.

Ce qui hantait Lamartine, comme Chateaubriand, c'était la vie et les idées du grand seigneur. Le génie de Victor Hugo lui avait donné l'orgueil d'une sorte de royauté olympienne: c'était Prométhée sur le rocher de Guernsey; c'était une sorte de Jupiter à Paris. Musset fut une sorte de Don Juan; Leconte de Lisle fut quelque chose d'un Volcain qui aurait forgé des vers; Sully Prudhomme ne fut rien de tout cela: il fut de son

temps, d'une humanité qui souffre et qui cherche; il fut un penseur comme le Dante, un philosophe comme Lucrèce, un surhomme d'après Nietzsche, et son dernier ouvrage fut consacré à Pascal, à qui personne ne songeait.

Sa pensée montait toujours, trop haut peut-être pour notre myopie.

On sait la bonté, la générosité, le désintéressement de Sully Prudhomme.

— Je ne lui ferai qu'un reproche, disait hier une femme d'esprit, c'est de m'avoir fait entendre trop souvent dans les salons son "Vase brisé," dit par des voix folles!

Le nom de Sully Prudhomme.

On n'a jamais su pourquoi Sully Prudhomme, qui s'appelait René-François-Armand Prudhomme, avait pris le nom de Sully.

Voici l'acte de naissance du poète:

Le 13 mars 1839, à 11 heures du matin est comparu le sieur René-François Prudhomme, né gisant, demeurant à Paris, rue du Faubourg-Poissonnière, 34, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né avant-hier, à 4 heures du matin, fils de lui, comparant, et de Jeanne-Clotilde Caillaud, son épouse; auquel enfant il a donné les prénoms de René-François-Armand.

Il ne s'agit donc pas de deux noms de famille accolés. On pourrait de croire que c'est une sorte de pseudonyme. Le jeune poète, à son entrée dans les lettres, avait redouté le ridicule qu'Henry Mounier a déversé sur ce nom de Prudhomme. Mais non; il portait déjà le nom de Sully au Crenson, où il fut comble, et dans l'étude notariale où il rima ses premiers vers. Il le portait même au collège, comme on a témoigné son camarade de classe, Georges d'Heilly, qui devait, précisément, publier une Histoire des pseudonymes.

M. G. d'Heilly écrivait, sur ce petit problème littéraire, à notre confrère Montorgueil:

Le nom patronymique de l'élegant et raffiné poète Sully-Prudhomme est tout simplement Prudhomme. Sully est un nom ajouté. Par qui? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'en 1851, j'étais en pension, à Chaillot, avec Sully-Prudhomme et que nous l'appelions ainsi qu'il signe aujourd'hui; ce nom de Sully ne figure pas dans son acte de naissance. Le lui a-t-on donné ou l'a-t-il pris? Qu'importe!

Qu'importe, sans doute; mais il est étrange dans notre siècle d'interviews, de confidences et d'indiscrétions, qu'un écrivain aussi brillant s'en aille sans que ses contemporains sachent d'où vient le nom qu'il a illustré.

HUGO ET MUSSET.

M. Léon Séché, dans son "Musset anecdotique", nous conte ces deux souvenirs sur les rapports de Hugo et de Musset.

Musset venait de composer le "Ruin Allemand", chez Mme de Girardin.

Victor Hugo, qui était présent, prit le bras de Musset, et, chémi Lussat, tout en lui adressant de sincères compliments sur sa brillante et vengeresse improvisation, crut devoir lui donner quelques conseils au sujet d'inversions et de rimes assez pauvres qui l'avaient frappé et qu'il trouvait hardies et faibles.

Alfred de Musset paraissait supporter ces critiques avec patience et déférence. Tout à coup il arrêta Victor Hugo.

— Assez, lui dit-il, vous ne pouvez comprendre et sentir ce que je sens et comprends. Sachez seulement une chose, c'est que dans cent ans on dira encore mes vers, alors que les vôtres seront

oubliés.

Cette braque réplique amena, entre les deux poètes, une brouille qui dura près de dix ans.

Pais leur amitié ressuscita. Musset en donna, cette preuve publique.

Quelques jours après sa réception à l'Académie française, Alfred de Musset arrivait à l'Institut et demandait, au moment où le président allait ouvrir la séance:

— Pardon, monsieur le président, est-ce que Victor Hugo est là?

Haut le corps du président.

— Non! Il n'y est pas? Ah, je m'en vais.

Et Musset se retirait aussitôt.

— Pourquoi vous en allez-vous de l'Académie? lui demandait-on.

— Parce qu'il n'y a "personne", répondait Musset.

On sait qu'Alfred de Musset avait été reçu en 1852. Victor Hugo était, au moment où Musset parlait ainsi, au nombre des exiliés du coup d'Etat.

DIAMANTS, MONTRES, Bijoux en Argent et Or Massif.

A. M. HILL, 685 rue du Canal.

JE CROIS QUE C'EST VICTOR HUGO QUI A DIT QUE LE MONDE (lui) rappelle un pélicanier, que chacun faisait pensent lui pour quelque chose commise dans un autre monde, que les portes de ce paradis ne se rouvrent devant nous que pour un autre monde. Il a dit que les hommes les plus grands n'employaient jamais le mot Bonheur, qu'il n'est pas de bonheur heureux. Nous pouvons cependant améliorer la condition du pauvre. Nous pouvons avoir plus de ceux qui pensent et qui pleurent, de ceux qui s'acheminent lentement vers la tombe. Nous DEVOYONS aider les malades, nous DEVONS donner. On est plus heureux de donner que de recevoir. Les compagnies des misères d'autrui doit être jetées, elle ont comme une pile bienfaisante sur nos bras. Bien heureux celui qui donne.

Donnez s'il vous plaît, car ce sont des âmes qui souffrent. Votre petite obole pourrait sauver la vie d'une personne méritante qui est à la veille de devenir pauvre. Participez à cette grande œuvre, donnez comme nous donnons notre affection aux morts illustres. Prenez avec enthousiasme et de tout cœur une noble résolution et donnez. Veuillez bien ne pas remettre, mais envoyer votre contribution immédiatement à

W. G. TEBALT,

Président de la Ligue Anti-Tuberculeuse de la Louisiane.
217 RUE ROYALE.